

# LA CHASSE AU LION

PAR

JULES GÉRARD

(ADAPTED)

MACMILLAN AND CO., LIMITED  
ST. MARTIN'S STREET, LONDON

1909



## GENERAL PREFACE

THE teaching of Modern Languages should be founded on a carefully graduated Reader, which is to serve as a basis for the acquisition of Vocabulary and Grammar and for their application in speaking and writing. To this should be added, as soon as the pupil is advanced enough, the study of good books and good literature. In reading such books we have two distinct objects in view—(1) the revision and enlargement of linguistic knowledge, (2) the understanding, appreciation, and acquisition of such thoughts and facts as they contain; and for this purpose we use annotated texts. The process, however, of attaining these ends in a thorough manner is necessarily a slow one; and if we confine ourselves to this elaborate treatment of the reading-book, the danger arises of the pupils forgetting part of the vocabulary and phraseology previously learnt, for the simple reason that the same words and phrases present themselves to their minds at intervals too far apart for the memory to retain them. To prevent such a misfortune some books must be read rapidly. Whether the rapid reading and the more detailed

study of a text should go on side by side in the same term, or should be taken in alternate terms, must depend on the time available for the teaching of Modern Languages. Whenever possible, it would seem advisable to read two books, one to be studied carefully, and the other to be read cursorily. The present series is an attempt to provide suitable material for Rapid Reading. In the Vocabularies added to each book will be found, in addition to the more difficult words and phrases, several sentences illustrating grammatical points. The notes are confined to the elucidation of points bearing on the subject matter found in the texts.

It is hoped that the books of this series will also be given to boys and girls for private reading in the holidays or as term-extras. The Words and Phrases at the end will enable pupils to dispense with a Dictionary, and in this way they may be encouraged to acquire a taste for reading French out of school.

## INTRODUCTION

CÉCILE JULES BASILE GÉRARD (1817-1864), called "Le tueur de lions," was an intrepid sportsman, who has recounted his perilous expeditions in several books, viz. *Le Tueur de lions* (1858); *Voyages et chasses dans l'Himalaya* (1862); *Chasse d'Afrique* (1863). For Gérard "ces émotions fortes dont le souvenir reste toujours et qu'on ne trouve pas dans les villes" were a passion and, no doubt, a source of happiness.

He was born in 1817 at Pignans in the department of Var, and died in Africa at the age of forty-seven. He enlisted in the "Spahis," and became lieutenant. On his shooting expeditions in Algeria he killed twenty-five lions in eleven years. While exploring the Kong region of Western Africa he was drowned in crossing the river Jong (Sierra Leone).

The habits of the lion in a state of nature are fairly well known from the various observations of numerous travellers and sportsmen who have explored those districts of the African continent in which he is still common. He lives chiefly in sandy plains and rocky places interspersed with dense thorn-thickets, or frequents the low bushes and tall rank grass and reeds that grow along the sides of streams and near the springs, where he lies in wait for the larger herbivorous animals on which he feeds. Although he is

occasionally seen abroad during the day, especially in wild and desolate regions, where he is subject to but little molestation, the night is, as in the case of so many ~~other~~ beasts of prey, the period of his greatest activity.

"The usual pace of a lion," says C. J. Anderson, "is a walk, and, though apparently rather slow, yet, from the great length of his body, he is able to get over a good deal of ground in a short time. Occasionally he trots, when his speed is not inconsiderable. His gallop—or rather succession of bounds—is, for a short distance, very fast, nearly or quite equal to that of a horse. Indeed, unless the steed has somewhat the start when the beast charges, it will be puzzled to escape. The lion seldom attacks his prey openly, unless by extreme hunger. For the most part he steals upon it in the manner of a cat, or ambushes himself near to the water, or a pathway frequented by game. At such times he lies crouched upon his belly in a thicket until the animal approaches sufficiently near, when, with one prodigious bound, he pounces upon it. According to Selous he often prefers eating game that has been killed by man, even when not very fresh, to taking the trouble of catching an animal himself. All books of African travel and sport abound with stories, many of which are apparently well authenticated, of the lion's prodigious strength, as exemplified by his being able to drag off a whole ox in his mouth to a long distance, even leaping fences and dykes with it."

## LA CHASSE AU LION

### I

C'ÉTAIT au mois de février 1845. Sur des renseignements qui me furent donnés contre un grand vieux lion qui coûtait cher à ses voisins dans les environs du camp de Dréan, je quittai Bône \* le 26.

Le 27, à cinq heures du soir, j'arrivai à un douar,\* 5  
situé à une demi-lieue du repaire de ma bête, qui, au dire des vieillards, avait élu domicile dans le Jebel-Krounega depuis plus de trente ans.

J'appris en arrivant que, tous les soirs, au coucher du soleil, le lion rugissait en quittant son repaire, et 10  
qu'à la nuit il descendait dans la plaine, toujours rugissant.

La rencontre me parut presque infaillible ; aussi m'empressai-je de charger les deux fusils que j'avais. A peine eus-je terminé cette opération que j'entendis 15  
le lion.

Mon hôte offrit de m'accompagner jusqu'au gué que le lion devait franchir en quittant la montagne ; je lui donnai mon second fusil, et nous partîmes.

Il faisait noir à ne pas se voir à deux pas. Après 20  
avoir marché pendant un quart d'heure environ à travers bois, nous arrivâmes sur le bord d'un ruisseau qui coule au pied du Jebel-Krounega.

Mon guide, très ému par les rugissements qui se rapprochaient, me dit :

— Le gué est là.

Je cherchai à reconnaître la position ; tout, autour  
5 de moi, était noir, je ne voyais même pas mon Arabe, qui me touchait.

Ne pouvant rien distinguer par les yeux, je me mis à descendre jusqu'au ruisseau pour rencontrer, en tâtant avec la main, quelque voie de cheval ou de  
10 troupeau. C'était bien un gué très encaissé et dont les abords étaient difficiles.

Ayant trouvé une pierre qui pouvait me servir de siège, tout à fait au bord du ruisseau et un peu en dehors du gué, je renvoyai mon guide, qui ne deman-  
15 dait pas mieux.

Pendant que je cherchais à prendre connaissance du terrain, il ne cessait de me dire :

— Rentrons au douar, la nuit est trop noire, nous chercherons le lion demain pendant le jour.

20 N'osant se rendre au douar tout seul, il se blottit dans un massif de lentisques, à une cinquantaine de pas de moi.

Après lui avoir ordonné de ne pas bouger, quoi qu'il pût entendre, je pris position sur ma pierre.

25 Le lion rugissait toujours et se rapprochait doucement.

Ayant tenu les yeux fermés pendant quelques minutes, je finis par voir, en les ouvrant, qu'à mes pieds était un talus vertical créé sans doute par un débordement du ruisseau, qui coulait à plusieurs mètres plus  
30 bas ; à ma gauche, et au bout du canon de mon fusil, se trouvait le gué.

Il pouvait être neuf heures, quand un rugissement se fit entendre à cent mètres au delà du ruisseau.

35 J'armai mon fusil, et, le coude sur le genou, l



crosse à l'épaule, les yeux fixés sur l'eau, que je distinguais par moments, j'attendis.

Le temps commençait à me paraître long, quand, de la rive opposée et juste en face de moi, s'échappa un soupir long, guttural, qui avait quelque chose du râle d'un homme à l'agonie.

Je levai les yeux dans la direction de ce son étrange, et j'aperçus, braqués sur moi comme deux charbons ardents, les yeux du lion. La fixité de ce regard, qui jetait une clarté blafarde, n'éclairant rien 10 autour de lui, pas même la tête à laquelle il était attaché, fit refluer vers mon cœur tout ce que j'avais de sang dans les veines.

Une minute avant je grelottais de froid, maintenant la sueur ruisselait sur mon front.

15

Je venais de tirer mon poignard du fourreau et de le planter dans la terre, à portée de la main, quand les yeux du lion commencèrent à descendre vers le ruisseau.

Je fis mentalement mes adieux à ceux qui me sont chers, et, lorsque mon doigt chercha doucement la 20 détente, j'étais moins ému que le lion qui allait se mettre à l'eau.

J'entendis son premier pas dans le ruisseau, qui courait rapide et bruyant, puis . . . plus rien. S'était-il arrêté ? Marchait-il vers moi ? Voilà ce que je me 25 demandais en cherchant à percer le voile noir qui enveloppait tout autour de moi, lorsqu'il me sembla entendre, là, tout près, à ma gauche, le bruit de son pas dans la boue.

Il est inutile de chercher le guidon lorsqu'on ne 30 voit pas le canon de son fusil.

Je tirai au juger. Un rugissement épouvantable déchira l'air.

Au premier cri de douleur succédèrent des plaintes sourdes, menaçantes.

35

J'entendis l'animal se débattre dans la boue, sur le bord du ruisseau, puis il se tut.

Le croyant mort, ou tout au moins hors d'état de se tirer de là, je rentrai au douar avec mon guide 5 qui, ayant tout entendu, était persuadé que le lion était à nous.

Il va sans dire que je ne fermai pas l'œil de la nuit.

A la pointe du jour, nous arrivâmes au gué ; point de lion. Un os, gros comme le doigt, que nous 10 trouvâmes au milieu du sang que l'animal avait perdu en abondance, me fit juger qu'il avait une épaule cassée.

Une racine énorme avait été coupée par la gueule du lion contre le talus du gué, à un demi-mètre de 15 l'endroit où j'étais assis.

Nous suivîmes en vain ses traces : le ruisseau, qu'il avait descendu, nous les fit perdre ce jour-là.

Le lendemain les Arabes du pays, qui avaient des griefs contre leur hôte, persuadés, du reste, qu'ils 20 le trouveraient mort, vinrent me proposer de le chercher avec moi.

Nous étions soixante, les uns à pied, les autres à cheval ; après quelques heures de recherches inutiles, je rentrai au douar et me disposais à partir, quand 25 j'entendis plusieurs coups de feu et des hourras du côté de la montagne. Il n'y avait pas à en douter, c'était mon lion.

Je partis au galop, et ne tardai point à me convaincre que mon espérance ne serait point trompée 30 cette fois.

Les Arabes fuyaient dans toutes les directions en criant comme des forcenés.

Quelques-uns avaient mis le ruisseau entre le lion et eux ; d'autres, plus hardis parce qu'ils étaient à 35 cheval, l'ayant vu se traîner avec peine vers la mon-

tagne qu'il cherchait à gagner, s'étaient réunis, au nombre de dix, pour l'achever, disaient-ils : le cheik \* les commandait.

Je venais de passer le ruisseau et j'allais descendre de cheval, lorsque je vis les cavaliers, le cheik en tête, 5 tourner bride au galop.

Le lion franchissait derrière eux et mieux qu'eux les rochers et les lentisques, et poussait des rugissements qui mirent les chevaux dans un état tel que les cavaliers n'en étaient plus maîtres. 10

Les chevaux couraient toujours, mais le lion s'était arrêté dans une clairière, fier et menaçant.

Qu'il était beau avec sa gueule béante, jetant à tous ceux qui étaient là des menaces de mort !

Qu'il était beau avec sa crinière noire hérissée, avec 15 sa queue qui frappait ses flancs de colère !

De la place où j'étais, il pouvait y avoir trois cents pas ; je mis pied à terre et appelai un des Arabes qui se tenaient à l'écart pour prendre mon cheval.

Plusieurs accoururent, et force me fut, pour ne 20 pas être remis sur mon cheval et emmené au loin, de laisser entre leurs mains le burnous \* par lequel ils me tenaient.

Quelques-uns essayèrent de me suivre pour me dissuader ; mais, à mesure que je doublais l'allure en 25 marchant vers le lion, leur nombre diminuait.

Un seul resta, c'était mon guide du premier jour ; il me dit :

— Je t'ai reçu sous ma tente, je réponds de toi devant Dieu et devant les hommes : je mourrai avec 30 toi.

Le lion avait quitté la clairière pour s'enfoncer dans un massif à quelques pas de là.

Je venais de fouiller un à un les arbres du massif, lorsque mon guide, qui était resté en dehors, me dit : 35

— La mort ne veut pas de toi ; tu as passé près du lion à le toucher ; si tes yeux s'étaient rencontrés avec les siens, tu étais mort avant d'avoir pu faire feu. "

Je lui ordonnai de jeter des pierres dans le re-  
5 paire ; à la première qu'il jeta, un lentisque s'ouvrit, et le lion, après avoir regardé de tous côtés, fit un bond vers moi.

Il était à dix pas, la queue droite, la crinière sur les yeux, le cou tendu ; sa jambe cassée qu'il tenait en  
10 arrière, les ongles renversés, lui donnait un faux air de chien à l'arrêt.

Dès qu'il avait paru, je m'étais assis, cachant derrière moi l'Arabe qui me gênait par les : *Feu ! feu ! feu donc !* qu'il mêlait à ses prières.

15 A peine eus-je épaulé mon fusil que le lion se rapprocha par un petit bond de quatre à cinq pas qui allait probablement être suivi d'un autre, lorsque, frappé à un pouce au-dessus de l'œil droit, il tomba.

20 Mon Arabe rendait déjà grâces à Dieu, quand le lion se retourna, se mit sur son séant, puis se leva debout sur ses jarrets comme un cheval qui se cabre.

Une autre balle, plus heureuse, trouva le cœur et le renversa, cette fois, raide mort.

25 En faisant l'autopsie de ce lion à Bône, je découvris que la deuxième balle avait entamé l'os frontal sans le briser. Elle était aplatie sur l'os, large comme la paume de la main et épaisse comme dix feuilles de papier.

30 Tirez de ce récit les renseignements que vous pourrez ; je vous en recommande deux : ne pas chasser par les nuits sombres, charger votre carabine de manière à obtenir la plus grande pénétration.

## II

Le 16 juillet 1845 j'avais été appelé par les habitants de la Mahouna\* pour les débarrasser d'une famille de lions qui avaient pris leurs quartiers d'été chez eux et abusaient des droits de l'hospitalité.

A mon arrivée dans le pays, je reçus tous les renseignements désirables sur les habitudes de ces hôtes importuns, et j'appris que toutes les nuits ils venaient se désaltérer dans l'Oued-Cherf.

Je me rendis immédiatement sur les bords de la rivière, où je trouvai les pas de ces messieurs sur le sable.

La famille était nombreuse, elle se composait du père, de la mère et de trois enfants déjà majeurs.

J'étais auprès du ruisseau, au milieu d'une douzaine d'Arabes qui m'avaient accompagné.

D'après les indigènes, c'était dans un fort impénétrable, situé à mi-côte, que devait être le repaire de nos animaux.

Le vieux Taieb, chef de ce pays, vint à moi, me prit par le bras et me dit, en me montrant les nombreuses traces imprimées sur le sable :

— Ils sont trop, allons-nous-en.

Déjà, à cette époque, j'avais passé plus de cent nuits seul et sans abri, à la belle étoile, tantôt assis au fond d'un ravin fréquenté par le lion, tantôt battant les sentiers à peine tracés à travers bois.

J'avais rencontré des troupes de maraudeurs et des lions, et, avec l'aide de Dieu et de saint Hubert,\* je m'étais toujours et heureusement tiré d'affaire.

Seulement l'expérience m'avait appris que deux balles suffisaient rarement pour tuer un lion adulte, et, chaque fois que j'entrais en campagne, je me

souvenais, malgré moi, de telle ou telle nuit que j'avais trouvée trop longue, soit parce que j'avais été surpris par la fièvre qui forçait ma main à trembler — quand je lui commandais d'être ferme, soit parce qu'un orage survenu mal à propos m'avait empêché de voir 5 quoi que ce fût autour de moi, et cela au moment où le rugissement du lion répondait aux roulements du tonnerre, si près de moi que je regardais chaque éclair comme une bonne fortune dont j'aurais payé la durée 10 de la moitié de mon sang.

Et cependant cet isolement, je le chérissais, je le recherchais afin d'abaisser l'orgueil haineux des Arabes, que j'étais heureux de voir se courber devant un Français, non pas tant pour les services qu'il leur 15 rendait gratuitement et au péril de ses jours, mais parce qu'il accomplissait seul ce qu'ils n'osaient entreprendre en force.

Le vieux cheik insista beaucoup d'abord pour me faire rentrer au douar, ensuite pour me laisser quelques hommes, qu'à leur mine je jugeai peu soucieux 20 de rester.

Je refusai ces deux propositions et l'engageai à se retirer avec son monde ; car la nuit approchait et les lions pouvaient descendre d'un moment à l'autre.

25 Ce brave homme se rendit, bien à regret, à mon invitation, et me demanda, avant de me quitter, la permission de faire avec les siens la prière du soir, afin, dit-il, que Dieu veillât sur moi durant cette nuit, où personne dans la montagne ne fermerait l'œil, et où 30 grands et petits attendraient, le cœur serré, que mon fusil leur parlât.

Le spectacle de ces hommes, d'une religion hostile à la nôtre, priant pour un chrétien, m'émut profondément, et je regrettai que les usages et les rites du culte que je 35 professe me fissent une loi de ne m'associer que mentale-

ment à cette prière adressée au Dieu de tous les peuples, sous la futaie et sur le terrain même où, dans quelques heures, le drame devait avoir son dénouement.

La prière terminée, le cheik vint à moi et me dit :

— S'il plaît à Dieu d'écouter nos prières, et si tu veux rassurer ceux qui t'aiment, après que tu auras tué, allume le feu que je vais faire préparer par mes hommes, afin que, lorsque nos oreilles auront entendu le signal du combat, nos yeux puissent voir celui de la victoire, et je te promets que nous te répondrons. 5 10

Je me rendis volontiers au désir de Taieb, et en un instant un bûcher énorme fut élevé et si bien préparé qu'il suffisait d'une allumette pour y mettre le feu. Pendant que les gens du cheik s'occupaient de ces préparatifs avec une ardeur peu commune chez les Arabes, qui sont la paresse incarnée, celui-ci était resté près de moi et il me disait :

— Si je savais que tu ne te moques pas de moi, je te donnerais un conseil. 20

— La parole d'un vieillard, lui répondis-je, est toujours respectée.

— Eh bien, écoute, mon enfant ; si les lions viennent cette nuit, le seigneur à la grosse tête (les Arabes désignent ainsi le lion mâle et adulte) marchera le premier, ne t'inquiète pas des autres. Les enfants sont déjà trop grands pour que leur mère s'occupe d'eux, et tous comptent sur le père. Ainsi je te recommande le seigneur à la grosse tête. Souviens-toi bien que, si ton heure est arrivée, ce sera lui qui te tuera et que les autres te mangeront. 25 30

Ses hommes l'ayant appelé en ce moment :

— Allez devant, leur cria-t-il, je vous suis.

Puis, après avoir jeté un regard scrutateur autour 35

de nous comme s'il avait une confiance à me faire, il se pencha à mon oreille et me dit tout bas :

— Il m'a volé ma plus belle jument et dix bœufs.

— Qui t'a volé cela ? lui dis-je sur le même ton.

— Lui, me répondit-il en me montrant du poing le versant de la montagne.

— Mais encore, ajoutai-je impatienté, nomme-moi ton voleur.

10 — Le seigneur à la grosse tête.

Ces derniers mots me furent dits si bas que je n'entendis que les dernières syllabes ; mais je devinai le reste et ne pus m'empêcher de rire en me rappelant la recommandation.

15 Quelques minutes après, le cheik avait disparu sous bois, et je me trouvai seul sur la berge de l'Oued-Cherf, en présence des traces de cinq lions qui étaient venus là la veille, du bûcher préparé en leur honneur, et du repaire mystérieux sur lequel les ombres  
20 de la nuit jetaient déjà un voile impénétrable que mon imagination se plaisait à déchirer pour compter les griffes et les dents du seigneur à la grosse tête et de la famille qu'il protégeait.

Cette gorge de la Mahouna, au fond de laquelle je  
25 me trouvais, est bien la plus pittoresque et surtout la plus sauvage qu'il soit possible de voir.

Qu'on se figure deux montagnes taillées presque à pic, dont les versants sont coupés de ravins inextricables et couverts de forêts de chênes-lièges, d'oliviers  
30 sauvages et de lentisques.

Entre ces deux montagnes l'Oued-Cherf, dont le lit, presque sec en été, est littéralement couvert de voies d'animaux de toute espèce, et en hiver n'est pas guéable à cause des mille affluents dont il est grossi.

35 A voir cette gorge de loin, on la croirait inhabitable



et partant inhabitée. Il s'est trouvé pourtant quelques familles assez hardies pour s'y établir. Malgré les ravages, que les lions font dans leurs troupeaux, ces familles indigènes n'ont jamais pensé à émigrer, et chacune d'elles, lorsqu'elle établit son budget annuel, 5 dit : Tant pour le lion, tant pour l'État et tant pour nous. Et la part du lion est toujours dix fois plus forte que celle de l'État.

Les chemins de communication sur les versants des deux montagnes sont si étroits et si mauvais que, dans 10 bien des endroits, un homme à pied peut à peine y passer sans courir le risque de se rompre le cou.

Il en est de même pour les gués qui traversent l'Oued-Cherf et communiquent d'un versant à l'autre. Celui par lequel les lions étaient descendus dans la 15 rivière, et que j'allais garder, était, comme les autres, étroit et encaissé.

A cet endroit, l'Oued-Cherf forme un coude qui borne la vue de tous côtés, de sorte que la place où je me trouvais est, comme le fond d'un entonnoir, tellement 20 sombre que ni le soleil ni la lune, cet autre soleil à moi, ne l'éclairaient jamais.

Assis près d'un laurier-rose qui dominait le gué, je cherchais des yeux et de l'oreille le feu d'une tente, l'abolement d'un chien dans la montagne, quelque 25 chose, enfin, qui me dit : Tu n'es pas seul.

Mais tout était silence et obscurité autour de moi, et, aussi loin que la vue et l'ouïe pouvaient chercher, rien des hommes.

J'étais bien en tête à tête avec mon fusil. 30

Cependant le temps avait marché, et la lune, que je n'espérais pas voir, tant mon horizon était borné, commençait à jeter autour de moi une espèce de demi-jour que j'accueillis avec gratitude.

Il pouvait être onze heures, et je finissais par 35

m'étonner d'avoir attendu si longtemps, lorsqu'il me sembla entendre marcher sous bois.

Peu à peu le bruit devint plus distinct ; c'étaient, à n'en pas douter, plusieurs grands animaux.

5 Bientôt j'aperçus sous la futaie plusieurs points lumineux d'une clarté rougeâtre et mobile, qui s'avancèrent vers moi.

Cette fois je reconnus sans peine la famille des lions, qui arrivaient par le sentier, marchant à la file  
10 vers le gué que j'occupais.

Au lieu de cinq je n'en comptai que trois, et, lorsqu'ils s'arrêtèrent à quinze pas sur la berge de la rivière, il me sembla que celui qui marchait le premier, quoique d'une taille et d'une physionomie plus que  
15 respectables, ne devait pas être le seigneur à la grosse tête dont j'avais le signalement et que le cheik m'avait si chaudement recommandé.

Ils étaient là, tous les trois arrêtés et me regardant d'un air étonné ; suivant mon plan d'attaque, j'ajustai  
20 le premier en pleine épaule et je fis feu.

Un rugissement douloureux et terrible répondit à mon coup de fusil, et, dès que la fumée me permit de voir, je distinguai deux lions rentrant sous bois à pas lents, et le troisième, qui, les deux épaules brisées,  
25 revenait sur moi en se traînant sur le ventre.

Je compris tout de suite que le père et la mère n'étaient point de la partie, ce que je ne regrettai pas un seul instant.

Désormais rassuré sur les intentions de ceux que la chute de leur frère avait éloignés, je ne m'occupai plus  
30 que de lui.

Je venais de bourrer la poudre lorsque, par un effort qui lui fit pousser un long rugissement de douleur, il arriva à trois pas de moi pour me montrer toutes ses  
35 dents ; une seconde balle le fit, comme la première,

rouler dans le lit du ruisseau, et ce ne fut que la troisième balle qui, placée à bout portant dans l'œil, l'étendit raide mort.

Après m'être assuré qu'il valait bien toute la poudre qu'il m'avait obligé de brûler, et que les Arabes, en le voyant, le salueraient avec satisfaction et respect, je pensai au bûcher, qui ne tarda pas à éclairer les deux versants de la montagne.

Une détonation lointaine me fut apportée par les échos : c'était le signal de la victoire que le cheik transmettait à tous les douars de la Mahouna, qui y répondirent à leur tour.

À la pointe du jour plus de deux cents Arabes, hommes, femmes et enfants, arrivaient de tous côtés pour contempler et insulter à leur aise l'ennemi commun.

Le cheik vint un des premiers pour m'apprendre que, pendant que je tuais ce lion, le seigneur à la grosse tête, accompagné de sa moitié, lui avait enlevé encore un bœuf pour faire le réveillon.

Je crois que le lecteur ne me saura pas mauvais gré si je raconte comment cet hôte incommode fut enfin mis à mort, au grand contentement de ses voisins.

Depuis l'époque où se passa le précédent récit jusqu'au 13 août de l'année suivante, sans compter ses autres méfaits, un habitant de la Mahouna, du nom de Lakdar, avait perdu, par le fait de ce lion, quarante-cinq moutons, une jument et vingt-neuf bœufs.

À sa prière je me rendis chez lui le 13 août au soir ; je passai quelques nuits à battre les environs sans rencontrer l'animal. Le 26 au soir, Lakdar me dit :

— Le taureau noir manque au troupeau, donc le lion est revenu. Demain matin j'irai chercher ses restes, et, si je les trouve, malheur à lui !

Le lendemain, à peine le soleil était-il levé que Lakdar était de retour.

En me réveillant, je le trouvai accroupi près de moi, immobile. Son visage était rayonnant ; ses chiens, 5 couchés à ses pieds, étaient couverts de boue, car la nuit avait été orageuse.

— Bonjour, frère, me dit-il, je l'ai trouvé, viens.

Sans lui faire aucune question, je pris mon fusil et le suivis.

10 Après avoir traversé un grand bois d'oliviers sauvages, nous descendîmes dans un ravin où des rochers entassés et des broussailles très épaisses rendaient la marche fort difficile.

Arrivés au plus fort du fourré, nous nous trouvâmes 15 en face du taureau.

Les cuisses et le poitrail avaient été dévorés, le reste était intact. Je dis à Lakdar :

— Apporte-moi une galette et de l'eau tout de suite, et que personne ne vienne ici avant demain.

20 Lorsqu'il m'eut apporté mon dîner, je m'installai au pied d'un olivier sauvage, à trois pas du taureau.

Je coupai quelques branches pour me couvrir par derrière et j'attendis.

J'attendis bien longtemps.

25 Vers les huit heures du soir, les faibles rayons de la nouvelle lune qui se couchait à l'horizon éclairaient à peine le coin de terre où je me trouvais.

Appuyé contre le tronc de l'arbre et ne pouvant distinguer que les objets qui se trouvaient près de moi, 30 j'écoutais seulement.

Une branche craque au loin, je me lève et prends une position offensive commode : le coude appuyé sur le genou gauche, le fusil à l'épaule et le doigt sur la détente, j'attends un instant sans plus rien entendre.

35 Enfin un rugissement sourd part à trente pas de

moi, puis se rapproche ; au rugissement succède une espèce de roulement guttural, qui est chez le lion le signe de la faim.

Aussitôt l'animal se tait, et je ne l'aperçois que lorsque sa tête monstrueuse est sur les épaules du 5 taureau.

Il commence à le lécher en me regardant, lorsqu'un lingot en fer le frappe à un pouce de l'œil gauche.

Il rugit, se lève sur ses pieds de derrière et reçoit un second lingot qui l'abat sur place. Atteint par ce 10 second coup en pleine poitrine, il était étendu sur le dos et agitait ses énormes pattes.

Après avoir rechargé, je l'approche, et, le croyant blessé à mort, je lui envoie un coup de poignard au cœur ; mais, par un mouvement involontaire, il pare 15 le coup, et la lame se brise sur son avant-bras.

Je saute en arrière, et, comme il relevait son énorme tête, je le frappe de deux autres coups de feu qui l'achèvent.

Ainsi finit le seigneur à la grosse tête.

20

### III

Au mois de juillet 1853 je quittai Constantine \* pour me rendre dans les monts Aurès, où j'avais connaissance d'un vieux lion qui s'était établi près de Krenchela.

Les indigènes, fatigués des pertes qu'il leur faisait éprouver, s'étaient réunis un jour au nombre de deux 25 ou trois cents, dans le but de le tuer ou de le chasser du pays.

L'attaque eut lieu au lever du soleil ; à midi, cinq cents cartouches avaient été brûlées ; les Arabes emportaient un mort et six blessés, et le lion restait maître 30 du champ de bataille.

A mon arrivée dans la vallée d'Ourtèn je reçus une députation de chaque douar des environs, qui, après les plaintes d'usage, m'offrait une prise d'armes générale. Sidi-Amar, le marabout de l'endroit, vint à son tour  
5 m'apporter sa prédiction en ces termes :

— Dans quelques jours nos femmes et nos enfants accourront ici, sous cet arbre, pour compter des yeux et du doigt les dents et les griffes du malfaiteur, et baiser la main qui apporte la paix dans la montagne.

10 A cette prédiction du marabout la proposition d'une prise d'armes tomba, et chacun regagna sa tente, persuadé que c'en était fait du lion.

Le jour même je recueillis tous les renseignements propres à m'éclairer sur les habitudes de l'animal, et  
15 je donnai des instructions à mes quêteurs pour le lendemain.

La mission de ces hommes était de partir à la pointe du jour, chacun vers le canton qui lui était assigné, de chercher la sortie du lion et de trouver sa rentrée.

20 Trois jours de suite il y eut de longues marches et point de rencontres.

Le 24, un Arabe, établi à trois ou quatre lieues au sud de mon campement, me fut envoyé par ses proches pour me faire connaître que le lion s'était fixé dans un  
25 bois appelé Tafrent, et qu'il leur avait tué huit bœufs.

Je partis avec cet homme, mon spahi\* et mes quêteurs, laissant mes tentes à Ourtèn et n'emportant que mes armes.

Afin d'alléger les fatigues des quêteurs et de rendre  
30 leur tâche plus facile, je me rapprochai du repaire supposé et m'établis le 25 au soir sur la lisière du bois.

Je fus rejoint, le même jour, par M. de Rodenburgh, officier hollandais, qui, après avoir fait avec nous  
35 l'expédition de Kabylie,\* désirait goûter quelques-unes

de ces émotions fortes dont le souvenir reste toujours et qu'on ne trouve pas dans les villes.

Vers dix heures du soir le lion rugissait à une demi-lieue du douar, et à minuit il enlevait un mouton à quelques pas de nous. 5

Le 26, à la pointe du jour, l'ordre était transmis dans tous les douars de ne laisser sortir ni hommes ni bestiaux avant la rentrée des quêteurs, afin que les voies du lion ne fussent pas effacées par d'autres voies.

Ce même jour, Bil-Kassem me faisait le rapport 10 suivant :

“Je prends le lion à sa sortie du douar ; je trouve la peau du mouton qu'il a mangé cette nuit ; je le suis jusque sur le bord du ruisseau où il a bu, puis je l'abandonne à Amar-ben-Sigha, mon collègue, dont j'ai reconnu 15 la brisée en cet endroit.”

Amar arrivait au moment où son confrère venait de terminer son rapport.

Son visage était rayonnant.

Malheureux homme, fier d'avance de la victoire qu'il 20 avait préparée, et qui ne se doutait pas que, dans quelques heures, le lion qu'il venait me livrer ne mourrait que sur lui et après l'avoir mis en pièces !

Tel était son rapport :

“Je trouve le lion buvant au ruisseau de Tafrent, 25 où il a fait une pause.

“Je le suis à travers un bois que vous pouvez voir d'ici et à la sortie duquel il a dû rester jusqu'au jour, si j'en juge par les entailles qu'il a faites à plusieurs arbres pour aiguïser ses griffes. 30

“En quittant le bois, l'animal traverse un torrent qui borde à l'est le bois de Tafrent, dans lequel il entre ; je tourne le bois en suivant au sud et à l'ouest le cours des eaux, et au nord le chemin : l'animal n'est point sorti ; je reviens à ma brisée, où je laisse mon burnous, 35

et je le suis sous bois jusqu'à une portée de fusil de son repaire.

“Les hommes qui m'accompagnaient ayant eu peur en cet endroit, je me suis retiré sans bruit en le jugeant  
5 au pied du rocher blanc, connu dans le pays sous le nom de Rocher du Lion.”

L'animal une fois détourné, il ne restait plus qu'à choisir entre les divers modes d'attaque employés en pareil cas. Le premier consiste à marcher avec grand  
10 bruit sur son repaire, ce qui le fait venir au-devant des chasseurs, qui l'attendent sur un terrain propre à l'attaque.

Dans le second, on suit avec beaucoup de précaution la voie de l'animal, de manière à le surprendre endormi.  
15 Le troisième consiste à l'attirer au moyen d'un appât vivant.

Amar-ben-Sigha m'ayant assuré que l'attaque au repaire était impossible à cause de l'épaisseur du bois, je me décidai pour l'appât.

20 Le 26, à sept heures du soir, je partais suivi de mon spahi Hamida et de mes deux quêteurs portant mes armes et emmenant une chèvre.

Le repaire était situé sur le versant sud de la montagne et à moins de cent pas du ravin. Sur le versant  
25 opposé et tout à fait sur le bord du même ravin, je rencontrai une clairière de dix mètres carrés, entourée de grands arbres, et distante de moins de cent cinquante pas du fort où le lion était sur le ventre.

Pendant qu'un de mes hommes attachait la chèvre à  
30 une racine d'arbre au milieu de la clairière, et que les autres me donnaient mes armes, le lion se montrait à nous au pied du rocher et nous regardait faire.

Je m'établis bien vite sur la lisière du bois, faisant face au lion, et à cinq ou six pas de la chèvre, qui,  
35 voyant mes hommes s'enfoncer sous bois, criait de toutes



ses forces et faisait des efforts inouïs pour se rapprocher de moi.

Le lion avait disparu. Sans doute il s'avancait sous la voûte sombre et épaisse de la futaie qui le dérobait à ma vue.

Je venais de couper avec mon poignard quelques branches qui auraient pu gêner mon tir, et j'allais m'asseoir, lorsque la chèvre se tut tout à coup et se mit à trembler de tous ses membres, en regardant tantôt de mon côté, tantôt du côté du ravin, ce qui voulait dire :

— Le lion est là, je le sens, il va venir ; je l'entends, il vient, je le vois.

D'abord elle n'avait fait que percevoir ses émanations ; ensuite, lorsqu'elle avait entendu ses pas, ses oreilles me l'avaient exprimé par des mouvements vifs et saccadés ; enfin, lorsqu'elle avait pu voir l'animal, je le vis comme elle.

Il monta lentement l'escarpement du ravin et s'arrêta sur le bord de la clairière à douze pas de moi.

Il se présentait tout à fait de face, et son large front était un beau point de mire. Deux fois ma carabine s'abaissa, deux fois je l'ajustai entre les deux yeux, deux fois mon doigt pressa doucement la détente ; mais le coup ne partit point.

Il y avait deux ans que je n'avais rencontré de lion si grand, si beau, si majestueux, et je l'aurais tué avant d'avoir pu l'examiner à mon aise !

Qu'est-ce qu'un lion mort ? La beauté moins la vie, c'est-à-dire la laideur.

Et puis, s'il est vrai que vivre c'est sentir, où et quand trouverais-je des émotions pareilles, si ce n'est dans un pareil tête-à-tête, dans un pareil lieu, à une pareille heure ?

Le noble animal s'était couché, et, après avoir croisé ses énormes pattes, il avait appuyé sa tête sur elles comme sur un oreiller.

Sans prêter la moindre attention à la chèvre, paralysée par la peur, il m'examinait avec beaucoup d'intérêt, tantôt en clignant les yeux, ce qui donnait à sa physionomie un air des plus bénins, tantôt en les ouvrant de toute leur grandeur, ce qui me faisait, malgré moi, presser ma carabine. Il avait l'air de se dire à part lui :

— J'ai vu tout à l'heure, dans cette clairière, un groupe d'hommes et une chèvre ; les hommes sont partis, la chèvre est restée seule ; j'arrive, et je trouve près d'elle un autre homme habillé de rouge et de bleu, comme je n'en ai jamais vu, et qui, au lieu de fuir à mon approche, me regarde comme s'il voulait me parler.

Puis, par moments, et tandis que l'ombre du crépuscule descendait dans la clairière, il avait l'air d'ajouter :

— L'heure du dîner s'avance, que mangerai-je bien, la chèvre ou l'homme rouge ? Le mouton d'hier valait mieux que cette chèvre ; mais les moutons sont loin. Les hommes rouges sont peut-être bons en général, mais celui-ci me paraît maigre.

Cette dernière réflexion parut avoir fixé son choix, car il se leva d'un air décidé et fit trois pas en avant, les yeux attachés sur la chèvre.

La carabine à l'épaule et le doigt sur la détente, je suivais tous ses mouvements, prêt à faire feu en temps opportun.

Deux fois il feignit de bondir sur l'appât en se rasant à la manière du chat. Je pensai que la corde qui retenait la chèvre l'inquiétait, et je compris qu'il se défait d'un piège, lorsque je le vis aller et venir avec agitation sur le bord de la clairière et me montrer les dents quand il s'arrêtait.

Le jeu devenait trop sérieux ; il était temps d'en

finir. Profitant du moment où il se présentait de flanc, à douze pas et sur le bord du ravin, je le frappai d'une première balle en pleine épaule, et, immédiatement après, pendant qu'il se tordait en rugissant, d'une seconde au défaut de l'épaule. 5

Percé d'outre en outre par ces deux balles à pointe d'acier, l'animal roula comme une avalanche au fond du ravin.

Pendant que je rechargeais ma carabine, des hommes étaient accourus : je me portai avec eux sur la place où j'avais tiré le lion, et nous trouvâmes, au milieu de beaucoup de sang, les empreintes des griffes de l'animal, lorsque, après avoir été frappé, il avait cherché à remonter l'escarpement du ravin. 10

Mes hommes, persuadés que le lion était mort, s'étaient portés sur les hauteurs voisines de la clairière pour appeler du monde afin de l'emporter. 15

Pendant ce temps je suivais les rougeurs dans le lit du ravin, où le lion était tombé plusieurs fois, et je trouvais sa rentrée dans un taillis sombre, épais, presque impénétrable, situé à vingt pas de la clairière. 20

Afin de savoir sur-le-champ à quoi m'en tenir, je lançai une pierre dans ce taillis ; un rugissement sourd, guttural, tantôt plaintif, tantôt menaçant, me répondit à une vingtaine de pas sous bois. 25

A genoux sur le bord du taillis, je cherchai en vain à en pénétrer l'épaisseur : ma vue n'allait pas au delà des premières branches, rougies par le sang du lion.

J'allais me retirer lorsque je fus rejoint par mon spahi, mes deux quêteurs et quatre Arabes en armes. 30

J'eus toutes les peines du monde à les empêcher de pénétrer dans le taillis, où, disaient-ils, le lion devait être mort.

J'eus beau leur faire observer que j'avais la certi- 35

tude qu'il vivait encore, qu'il nous serait impossible de le voir avant qu'il bondît sur l'un de nous, et qu'il y aurait certainement mort d'homme si nous y allions à cette heure, tandis que je répondais que nous le retrouverions sans vie le lendemain matin, ces braves gens, pour toute réponse, déposèrent leurs burnous, sur lesquels ils m'engagèrent à m'asseoir en les attendant.

Deux minutes après je m'étais débarrassé des parties  
10 de mon vêtement qui auraient pu me gêner, j'avais armé Amar-ben-Sigha de ma carabine, Bil-Kassem de deux pistolets, et mon spahi d'un fusil qu'il devait conserver chargé en me suivant pas à pas.

Après avoir recommandé à mes hommes de me  
15 serrer de près, groupés autant que le permettrait l'épaisseur du taillis, j'y entrai avec eux et M. de Rodenburgh, qui venait d'arriver et ne voulut pas rester en arrière, malgré ma prière et l'assurance que je lui donnai du danger qu'il allait courir.

20 Après avoir marché une quinzaine de pas en suivant les rougeurs, nous nous trouvâmes dans une petite clairière où toute trace de sang avait disparu.

La nuit arrivait ; il était déjà difficile de voir les traces de l'animal, et notre recherche devenait d'au-  
25 tant plus dangereuse que dans quelques minutes nous n'y verrions plus.

Afin de ne pas perdre de temps, chacun se mit à l'œuvre en cherchant de son côté le sang de l'animal que nous perdions en cet endroit, sans que toutefois  
30 personne sortît de la clairière pour s'engager sous bois.

Tout à coup le fusil d'un Arabe part au milieu de nous par imprudence, sans qu'il en résulte le moindre accident ; mais le lion rugit à quelques pas de là, et tous mes hommes viennent se grouper autour de moi,  
35 tous, excepté Amar-ben-Sigha, qui, soit inexpérience,

soit confiance en lui-même, s'est adossé à un arbre à six pas de nous.

A peine le lion a-t-il paru sur le bord de la clairière, la gueule béante, la crinière hérissée, que huit coups de feu partent à la fois et au hasard sans le 5 toucher.

Avant que la fumée de toute cette poudre brûlée inutilement se soit dissipée, et en bien moins de temps que je n'en mets à l'écrire, Amar-ben-Sigha, qui, lui aussi, a fait feu sur le lion, est terrassé ; sa 10 carabine est brisée, sa cuisse et sa jambe droites sont broyées, et au moment où j'arrive à son secours je vois sa tête engloutie par la gueule du lion, qui regarde les canons de ma carabine s'abaisser sur lui, effleurant sa crinière, sans que pour cela il quitte la 15 victime qu'il a choisie.

Craignant pour la tête de l'homme en frappant celle du lion, je cherchai la place du cœur et je fis feu.

Amar-ben-Sigha, dégagé, roula à mes pieds, qu'il étreignit si violemment qu'il faillit me renverser, et le 20 lion, le flanc appuyé contre les branches qui craquaient sous son poids, ne tombait pas encore.

Je visai à la tempe et je pressai la détente : le coup ne partit pas.

Pour la première fois depuis dix ans, ma carabine 25 avait raté, et le lion était toujours là, debout contre la cépée, qu'il déchirait de ses dents et de ses griffes en rugissant et en se tordant dans les convulsions de l'agonie, à un pas de moi et presque sur le corps d'Amar-ben-Sigha, qui criait comme un possédé. 30

Tous mes hommes étaient accourus, les uns brandissant leurs yatagans, les autres tenant leurs fusils en l'air par le bout du canon en guise d'assommoirs.

Faibles moyens, pauvres armes contre un ennemi que les balles ne tuent pas ! 35

Mon premier mouvement fut de tendre la main vers mon spahi Hamida, qui, le visage contracté, les yeux hagards, tremblant de tous ses membres, ~~ne pouvait~~ à peine me dire ce mot :

5 — Vide !

Mon second fusil était vide ! L'imprudent avait fait feu avec les autres et nous mettait à la merci du lion.

Heureusement pour nous tous qu'il tombait mort en ce moment entre Amar-ben-Sigha et M. de Roden-  
10 burgh, qui arrivait par la cépée où l'homme et le lion étaient couchés côte à côte.

Le lion une fois mort, je m'occupai du blessé, qui, depuis quelques instants, ne donnait plus signe de vie.

Je trouvai les blessures de la tête peu graves, le  
15 haut du corps labouré par quelques coups de griffes qui n'avaient porté que dans les chairs, mais la jambe et la cuisse droites horriblement percées et déchirées depuis l'aine jusqu'au pied.

Le sang coulait en abondance, et nous étions là, en  
20 pleine forêt, la nuit, sans aucune espèce de secours.

Pendant que les Arabes préparaient un brancard avec des fusils et des burnous, j'essayai de trouver et d'arrêter l'hémorragie ; mais le blessé reprit ses sens en poussant des cris affreux, et ne me permit pas de  
25 continuer les soins que je voulais lui donner.

Je ne vous dirai pas ce qu'il nous fallut de temps et de peine pour sortir du taillis et gagner le lit du ravin ; mais je vous assure que ce fut un spectacle imposant que celui de notre retraite.

30 J'avais toujours vu les Arabes profondément affligés lorsqu'un des leurs était tombé sous une balle, et je ne m'expliquais pas leur indifférence pour Amar-ben-Sigha.

En effet, depuis le moment où le lion était mort, 35 quoiqu'ils me vissent accueillir avec froideur leurs fé-

licitations empressées et n'exprimer aucune joie du succès obtenu, ils ne s'étaient occupés du blessé que pour lui dire que ces choses-là n'arrivaient qu'aux hommes ; puis ils s'étaient mis à discourir entre eux sur les différentes scènes du drame, parlant tous à la fois, vociférant comme des enragés et recommençant leur histoire chaque fois qu'un homme des douars voisins arrivait au-devant de nous.

L'enthousiasme de ces hommes était si bruyant que quiconque eût rencontré notre cortège aurait 10 pensé tout d'abord que le brancard servait de couche au lion tué, si de temps en temps un cri perçant et qui allait au cœur ne s'en était échappé, dominant la rumeur générale et répondant au chant lugubre du hibou qu'on entendait sous bois.

Ce fut ainsi qu'à onze heures du soir nous arrivâmes à la tente préparée pour recevoir le blessé. 15

Le lendemain 27, j'allai le voir de bonne heure, et je trouvai près de lui sa vieille mère, son frère et un grand nombre d'hommes et de femmes qui devaient 20 être de sa famille ; car, à mon arrivée, ils me remercièrent avec effusion d'avoir délivré Amar des griffes du lion et me demandèrent mon avis sur son état.

J'avais vu plusieurs fois des hommes blessés bien moins grièvement qu'Amar mourir par suite de leurs 25 blessures, ou perdre l'usage des membres atteints, et j'engageai ses parents à le faire transporter à Bathna, où il trouverait des médecins français et tous les soins désirables.

Le blessé s'y étant refusé à cause des souffrances 30 du voyage, je lui fis, tant bien que mal, avec l'assistance de l'officier hollandais, un premier pansement ; j'envoyai chercher un docteur arabe qui jouit d'une grande réputation ; puis nous nous dirigeâmes vers le bois, où le lion dormait depuis la veille. 35

L'assistance était nombreuse ; en peu de temps un chemin fut frayé dans le taillis, et, au moyen d'un brancard fait avec des troncs d'arbres, l'animal fut porté dans la clairière, où, la veille, il m'avait fait 5 l'honneur d'un long tête-à-tête.

Après avoir fait enlever la dépouille et observé avec attention le trajet de mes balles, j'abandonnai l'animal aux Arabes, qui se ruèrent sur lui, le couteau à la main, avec une fureur égale à celle d'une meute 10 ardente à la curée. Le soir du même jour je regagnai mon campement pour faire préparer la dépouille du lion.

Le 29, pendant que je faisais mes préparatifs de départ pour Constantine, ma tente fut envahie par cinq ou six femmes qui entrèrent en pleurant à chaudes 15 larmes, comme si un grand malheur venait de les frapper.

Ma première pensée fut qu'elles venaient m'apprendre la mort d'Amar-ben-Sigha, leur parent, et je ne pus m'empêcher de rire lorsque je sus qu'il 20 s'agissait simplement de la mort de trois bœufs, tués par un lion nouvellement arrivé dans le pays.

Comme les sanglots allaient toujours croissant, et que ce concert n'avait rien de récréatif, je m'empressai d'y mettre fin en leur donnant l'assurance que je ne 25 partirais point avant d'avoir mis à mort la vilaine bête qui leur avait fait tant de chagrin.

Les pleurs cessèrent comme par enchantement, et ces dames se retirèrent en devisant joyeusement entre elles, comme si elles venaient d'apprendre un 30 événement heureux.

Le douar auquel appartenaient les bœufs tués par le lion étant placé près de mes tentes, je fis venir les gardiens pour me renseigner sur ce qui s'était passé et en tirer des connaissances pour la rencontre du lende- 35 main.



Ces hommes me dirent que vers six heures du soir, au moment où ils descendaient de la montagne, le troupeau s'était dispersé en fuyant dans toutes les directions, et que, lorsqu'ils étaient parvenus à le rallier, il leur manquait trois bœufs. 5

Ils n'avaient pas vu le lion ; mais les symptômes de frayeur qu'ils avaient remarqués dans le troupeau leur donnaient l'assurance que les animaux qui manquaient avaient été pris par un lion.

Je leur recommandai de se rendre le lendemain de 10 bonne heure, et en nombre, dans la montagne, pour retrouver les bœufs tués, d'en traîner deux dans un endroit découvert, afin que les vautours vinssent manger leurs restes pendant le jour, et de laisser celui qui leur paraîtrait le plus intact à la place où ils 15 le trouveraient, après l'avoir couvert de branches d'arbres pour le préserver des vautours.

Le 30, à six heures du soir, je m'acheminai vers la montagne, guidé par un des gardiens et suivi par deux hommes qui portaient mes armes. 20

Au bout d'une heure de marche à travers bois, nous passions près des ossements que les vautours avaient laissés, et, sûr désormais que, si le lion revenait en cet endroit, il ne ferait qu'y passer comme nous, je me dirigeai vers le buisson où le troisième 25 bœuf avait été tué.

Après avoir fait enlever les branches qui le recouvraient, je m'assurai qu'il était parfaitement intact et qu'il n'avait qu'un coup de dent à la gorge et un coup de griffe à l'épaule, ce qui signifiait qu'il avait été tué 30 par un jeune lion ou par une lionne adulte. Ne pouvant juger l'animal par le pied, à cause de la nature du sol, très rocailleux en cet endroit, j'examinai avec soin les empreintes des dents et celles des griffes ; j'en conclus que j'aurais affaire à une lionne adulte. 35

Le repaire habituel des lions, lorsqu'il en vient dans cette montagne, se trouvait à environ cinq cents mètres au-dessous de moi. Persuadé que la lionne arriverait par le bas, je renvoyai les hommes qui m'avaient accompagné à une centaine de pas en amont, et je cherchai à m'installer de mon mieux.

Je venais de déposer mes armes près d'une pierre que j'avais remarquée comme pouvant faire un siège commode, et j'allais m'asseoir, lorsque, jetant un dernier regard vers le fond de la vallée, j'aperçus ma lionne qui se promenait sur la route de Krenchela.

Après avoir suivi quelque temps cette route, elle la quitta pour traverser une petite plaine; puis elle prit un sentier qui aboutit à une source que je connais depuis longtemps pour être souvent visitée par les lions.

Un quart d'heure après je la vis revenir par le même chemin et entrer sous la futaie qui borde le repaire. En la voyant disparaître sous bois, je m'assis sur la pierre et me préparai à la recevoir.

Je me trouvais au milieu d'un massif sans la moindre petite clairière, sans le moindre jour, et je n'apercevais qu'une partie du bœuf qui servait d'appât, quoiqu'il ne fût qu'à quelques pas de moi.

Le temps avait marché, et la nuit commençait à tomber, lorsque la lionne rugit au-dessous de moi et près de l'endroit où les restes des bœufs avaient été livrés aux vautours.

Peu de temps après j'entendis le bruit de ses pas sous bois; puis, à mesure qu'elle approchait, une espèce de râlement sourd et régulier, qui n'était autre chose que le bruit de sa respiration.

Je la jugeai à quinze pas de moi, et j'épaulai ma carabine dans sa direction, afin d'être prêt à faire feu lorsqu'elle paraîtrait.

Il était écrit que cette campagne serait pleine d'é-motions, et vous devinerez facilement celle que je dus éprouver. Lorsque, cherchant le guidon de ma carabine, je ne le trouvai point.

J'apercevais à peine l'extrémité des canons. Encore 5 quelques minutes, et je ne verrais plus rien quand la lionne serait là, à quelques pas de moi.

Il n'y avait pas à hésiter un seul instant ; je me levai aussitôt et marchai droit sur elle en faisant le moins de bruit possible et prêt à faire feu. 10

Après m'être avancé de cinq ou six pas en sondant des yeux l'épaisseur du bois, j'aperçus la moitié de son corps entre deux arbres.

Elle était debout et immobile, écoutant sans doute un bruit qu'elle ne s'expliquait pas. 15

La tête m'était cachée jusque près de l'épaule, dont il me semblait distinguer assez bien le défaut.

Le cœur était là. Je tirai, tant bien que mal et un peu au juger, au défaut de l'épaule.

J'eus beau me baisser aussitôt pour voir sous la 20 fumée l'effet de ma balle et en envoyer une seconde, je ne vis rien.

Cependant un rugissement de bon augure avait répondu à mon coup de feu, et mon oreille exercée avait jugé l'animal mortellement atteint. 25

En effet la lionne, que j'avais pu voir tant qu'elle était restée debout, m'était cachée par la hauteur des arbres maintenant qu'elle était couchée, et je l'entendais rugir et se débattre à la même place ; donc elle était grièvement blessée. 30

Remettant au lendemain, quand il ferait jour, pour lui donner le coup de grâce, si toutefois elle vivait encore, je rentrai avec mes hommes, qui avaient tout entendu et qui, comme moi, étaient persuadés que la lionne était à nous. 35

Grande fut la joie de tous à notre rentrée au douar, et les femmes demandèrent à venir le lendemain dans la montagne, afin de voir l'animal avant qu'il fût dépouillé et de choisir les meilleurs morceaux de sa  
5 chair.

Le 31, avant le lever du soleil, j'arrivai près de l'endroit où la lionne était tombée la veille, suivi des hommes et des femmes du douar. Après avoir recommandé à tout le monde de ne pas s'avancer  
10 davantage, je me portai avec mon spahi sur la place où l'animal avait été frappé.

La place était vide ; mais une mare de sang l'avait suffisamment marquée, et il me fut d'autant plus facile de suivre la lionne aux rougeurs qu'elle avait  
15 évité de traverser les parties fourrées du bois, qu'elle était toujours descendue, et qu'à chaque pas je trouvais des traces de ses chutes.

Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle ne marchait que sur trois jambes, que, lorsqu'elle tombait, c'était  
20 toujours du côté gauche, et que l'os de l'épaule traçait un sillon dans la terre toutes les fois qu'elle tombait.

Je jugeai que ma balle, entrant au défaut de l'épaule droite, avait traversé la poitrine obliquement,  
25 et qu'elle était sortie par l'épaule gauche en la brisant.

La lionne, morte ou vive, ne pouvait être loin : il était temps de se mettre en garde, et il ne fallait jamais perdre les traces de sang, de manière à l'avoir  
toujours devant et au-dessous de moi.

30 A cet effet, toutes les fois que j'arrivais près d'un buisson propre à la cacher à mes yeux, je faisais lancer des pierres par mon spahi, afin de l'attirer ou de la faire rugir si elle s'y trouvait. Cette manœuvre réussit parfaitement.

35 Je venais de traverser une clairière où la lionne

était restée longtemps couchée, à en juger par le sang qu'elle-y avait laissé, et j'arrivais sur la lisière d'un bois très épais en suivant ses traces, lorsque mon spahi lança une pierre à quelques pas devant moi.

Le même rugissement que j'avais entendu quelques 5 jours auparavant en suivant le lion blessé se fit entendre sous bois et près de la clairière.

Seulement, ici, je savais parfaitement à quoi m'en tenir, et j'étais sûr de mener l'affaire à bonne fin, sans y laisser le moindre lambeau de chair humaine. 10

D'abord il faisait jour et j'avais du temps devant moi, ensuite je n'avais affaire qu'à une lionne ayant perdu presque tout son sang, c'est-à-dire ses forces ; enfin je savais qu'elle n'avait que trois jambes.

Le succès n'était pas douteux ; mais comme, au 15 bout des trois jambes qui lui restaient, il y avait de grosses pattes armées de fortes griffes, et que les dents qui avaient étranglé les trois bœufs devaient être respectables, je pris des mesures pour que la lionne ne me traitât point comme les herbivores du 20 jour précédent.

Le bois dans lequel elle s'était retirée était si épais que, si j'avais voulu l'y suivre, il m'eût été impossible de la voir sans la toucher, et j'eusse été pris et mis en pièces avant d'avoir pu lui envoyer une balle. 25

Mais j'avais là une bonne clairière au milieu de laquelle je pouvais l'attirer ; je résolus d'en profiter, et je fis venir les hommes et les femmes du douar pour assister à la mort de leur ennemi.

Pendant que je faisais brûler quelques broussailles 30 pour empêcher l'animal de sortir de l'enceinte, mon spahi m'apportait de Krenchela quelques fusils dont j'avais besoin.

Après les avoir fait charger, j'en distribuai quatre à des Arabes, que je fis monter sur un arbre situé au 35

milieu de la clairière, avec ordre de faire feu tous à la fois et de pousser de grands cris dès que je leur en donnerais le signal.

Je fis venir un des Arabes qui étaient à cheval et je l'envoyai à trente pas de la lisière du bois, avec ordre de s'y maintenir immobile jusqu'au moment où la lionne apparaîtrait, et de courir alors de toute la vitesse de son cheval en se dirigeant vers moi un peu obliquement, afin de ne pas gêner mon tir.

Je m'assis dans la clairière à quelques pas en avant de l'arbre sur lequel mes hommes étaient perchés, ayant près de moi mon spahi chargé de me passer mes armes en temps opportun.

Cependant la foule des spectateurs, qui, jusqu'à ce moment, avaient devisé bruyamment au milieu de la clairière, s'était dispersée tout à coup et à la hâte.

Les hommes s'étaient perchés sur les arbres les plus élevés, et les femmes avaient gagné un rocher d'une hauteur respectable, au faite duquel elles s'étaient groupées.

Lorsque je vis la clairière débarrassée, je criai au cavalier qui servait d'appât de se tenir sur ses gardes, et je fis signe aux hommes qui étaient sur l'arbre de tirer.

Aux coups de feu la lionne rugit avec colère, et, au premier hourra que poussèrent les Arabes, elle parut sur la lisière du bois, et, sans s'arrêter un seul instant, elle chargea le cavalier, qui avait piqué des deux en la voyant.

Quoiqu'elle n'eût que trois jambes, ses premiers bonds m'effrayèrent, tant elle gagnait sur l'Arabe, qui détalait à fond de train.

Une balle tirée à quarante pas dans la tête l'arrêta sur place et la fit chanceler, sans que pourtant elle tombât.

Le cavalier avait continué de fuir et était arrivé à l'extrémité de la clairière, lorsque la lionne reprit sa course, cette fois droit à moi.

J'avais eu le temps de prendre mon second fusil, et, à vingt pas, elle recevait deux balles en pleine 5 poitrine. Elle tomba comme foudroyée, et je la croyais morte, lorsqu'elle se leva en me montrant toutes ses dents et essaya de venir à moi ; mais ce fut son dernier effort, car elle roula sur place en poussant un long rugissement de douleur auquel répondit un 10 hourra formidable.

Au moyen d'un brancard fait avec des fusils et des branches d'arbres, l'animal put arriver à Ourtèn, où, sa dépouille enlevée, je l'abandonnai aux Arabes. Le lendemain je quittais le pays, et deux jours après 15 j'arrivais à Constantine.

Le 16 août je reçus, par un mot du caïd\* de Krenchela, la nouvelle de la mort du malheureux Amar-ben-Sigha.

## NOTES

Page LINE

7. 4. **Bône** : Bona is a seaport town of Algeria, in the province of Constantine, situated on a bay of the Mediterranean, near the mouth of the Sebus. Since the occupation of Bona by the French in 1832, the town has been much improved, and has good bazaars, shops, markets, reading-rooms, etc. The exposed roadstead has been made into a fair harbour. A telegraph cable was laid between Bona and Marseilles in 1870. Bona is the seat of manufactures of tapestry, saddlery, and native clothing, and carries on a trade in wool, hides, coral, and wax.
5. **douar** : Arabic for a sort of temporary village established by Bedouin herdsmen, by pitching their tents in a line.
11. 2. **le cheïk** : *shēik*, or *shēikh*, is the name given to the head of a Bedouin family of importance, or of a tribe. The political condition of the Bedouins is patriarchal. One or more families form the core of a tribe, and constitute a kind of aristocracy. Out of their number the superior *shēikh* is elected, who leads those of the tribe that choose to follow, and the *kādi*, who judges between such litigants as accept his award.
22. **burnous** : the burnoose, or burnos, is an upper cloak or garment with a hood on it, worn by the Arabs.
13. 2. **la Mahouna** : the Arabic *ma'ounah* (commercial society) ; here the district of Northern Africa, for the exploitation of which such a society was formed.
28. **de saint Hubert** : in legend and in art St. Hubert, who died in 727, has been represented since the fifteenth century as a mighty hunter who was startled into repentance when hunting on Good Friday by the sudden appearance of a stag bearing between his antlers a radiant crucifix. Hubert at once renounced hunting and all worldly pleasures, entered the Church, became Bishop of Liège, and, after his canonization, the patron-saint of hunters.
21. 21. **Constantine**, capital of the province of Constantine in Algeria, was taken in 1837 after a siege by the French.
22. 26. **spahi** : one of the Turkish irregular cavalry ; also a native Algerian cavalry soldier in the French army.
35. **l'expédition de Kabylie** : in 1848 the Kabyles (a branch of the great Berber race of North Africa) broke out into an insurrection, which was quelled by the French troops.
39. 17. **caïd** : an Arab military chief and judge.



## WORDS AND PHRASES

### Page

7 des renseignements (m)	information	un hôte	a host, guest
coûter	to cost	le gué	the ford
une demi-lieue	half a league	franchir	to cross
le repaire	the haunt, den	un ruisseau	a brook
rugir	to roar	couler	to flow
Au dire de tout le monde		According to what everybody says	
Élire domicile		To take up one's abode	
Aussi m'empressai-je de charger les deux fusils		So I hastened to load the two guns	
A peine eus-je terminé que . .		I had scarcely finished when . .	
Il faisait noir à ne pas se voir à deux pas		It was so dark that you could not see any one two steps off	
8 chercher	to seek, try, look for	se blottir	to crouch
tâter	to feel	un massif	a cluster, clump
la voie	the track	bouger	to stir
le troupeau	the flock, herd	un talus	a slope, embankment
encaissé	between high banks	le débordement	the overflowing
les abords (m)	the approaches	le canon (d'un fusil)	the barrel (of a gun)
un siège	a seat	au delà de	beyond
oser	to dare	armer (un fusil)	to cock
se rendre	to repair, go	le coude	the elbow, bend
Quoi qu'il pût entendre . .		Whatever he might hear . .	
9 la crosse	the butt-end	braquer	to set, level, point
la rive	the bank	une clarté	a light
un soupir	a sigh	blafard	dim, lurid
le râle	the (death-)rattle	éclairer	to light up
un son	a sound	refluer	to flow back

grelotter	to shiver	la boue	mud
la sueur	the perspiration	le guidon (d'un fusil)	the sight
ruisseler	to stream	tirer	to draw, fire
le fourreau	the case, scabbard	épouvantable	frightful
la détente	the trigger	déchirer	to rend
bruyant	noisy	sourd	deaf, muffled
le voile	the veil		(of sound)
la voile	the sail		
Comme deux charbons ardents	Like two burning coals		
A portée de la main	Within the reach of my hand		
Au juger	At a guess		
10 se débattre	to struggle,	un grief	a grievance
	flounder	du reste	moreover, however
un os	a bone	un coup de feu	a shot
le poing	the fist	un forcené	a madman
une racine	a root	hardi	bold
la gueule	the mouth (of an animal)	se trainer	to crawl, drag one's self along
l'endroit (m)	the spot		
Ou tout au moins hors d'état de se tirer de là	Or at any rate unable to get out of it		
A la pointe du jour	At dawn		
Il n'y avait pas à en douter	There was no doubt about it		
Je ne tardai pas à me convaincre que . .	I soon felt convinced that . .		
11 gagner	to reach	la colère	anger
achever	to dispatch, kill	le burnous	the (hooded) cloak
une clairière	a glade	à mesure que	in proportion as
fier	proud	l'allure (f)	the gait, pace
béant	gaping, wide open	s'enfoncer	to bury one's self, penetrate
la crinière	the mane	fouiller	to search
hérissé	bristling up, shaggy		
la queue	the tail		
Tourner bride	To turn back		
Mettre pied à terre	To alight		
Se tenir à l'écart	To keep aloof		
Force me fut de . .	I was obliged to . .		
12 un bond	a bound, leap	mêler	to mix, mingle
tendre	to stretch (out)	un ongle	a nail, claw
gêner	to inconvenience, annoy	renversé	turned upside down

un pouce	an inch	raide mort	stone-dead
le jarret	the hough, <i>here</i>	entaîner	to cut into, injure
	hind-leg	briser	to break
se cabrer	to rear	aplatir	to flatten
Tu as passé près du lion à le toucher		You passed the lion near enough to touch him	
. . . Tu étais mort . . .		. . . You would have been killed . . .	
Sa jambe cassée lui donnait un faux air de chien à l'arrêt		His broken leg gave him the ap- pearance of a dog making a point	
Rendre grâces à . . .		To return thanks to . . .	
Se mettre sur son séant		To sit up	

13 abuser de	to misuse, take advantage of	les indigènes	the natives
un droit	a right	un fort	a thicket
se désaltérer	to quench one's thirst	un abri	a shelter
		tantôt . . .	now . . ., now . . .
du sable	sand	tantôt . . .	
majeur	of age, grown up	un sentier	a path
A mi-côte		Half-way up the hill	
A la belle étoile		In the open air	
Se tirer d'affaire		To get out of difficulty	

14 un orage	a storm	se courber	to bend
le tonnerre	thunder	soucieux	anxious
un éclair	a flash of lightning	veiller sur	to watch over
abaïsser	to humble	le culte	the religion
l'orgueil ( <i>m</i> )	pride	une loi	a law
haineux	malignant, spiteful		
. . . M'avait empêché de voir quoi que ce fût		. . . Had prevented me from seeing anything whatever	
Il se rendit bien à regret à mon invitation		He very reluctantly yielded to my request	
Le cœur serré		With hearts full of anguish	

15 une futaie	a forest of high trees	un bûcher	a stake. pile of wood
le dénoûment	the ending, cata- strophe	une allumette	a match
allumer	to light, kindle	s'inquiéter de	to trouble about
volontiers	willingly	scrutateur	searching
Sur le terrain même		On the very ground	
Après que tu auras tué le lion . .		After you have killed the lion . .	

- 16 se pencher to bend la veille the day before  
 voler to fly, steal la griffe the claw  
 une jument a mare un chêne-liège a cork-tree  
 le versant the slope inhabitable uninhabitable  
 la berge the bank  
 Je ne pus m'empêcher de rire I could not help laughing  
 Deux montagnes taillées presque Two almost perpendicular moun-  
 à pic tains
- 17 partant consequently le laurier-rose the oleander  
 borner to bound, limit l'aboïement (m) the barking  
 un entonnoir a funnel l'ouïe (f) hearing  
 Il s'est trouvé pourtant quelques There have been, however, a few  
 familles . . families . .  
 Il en est de même pour les gués . . It is the same with the fords . .  
 Une espèce de demi-jour A sort of twilight
- 18 rougeâtre reddish tout de suite immediately  
 la taille the size désormais henceforth  
 le signalement the description la chute the fall  
 ajuster to take aim at éloigner to drive away  
 la fumée the smoke bourrer to ram  
 le ventre the belly, stomach la poudre powder  
 A n'en pas douter Undoubtedly
- 19 une détonation a report un méfait a misdeed  
 un réveillon a midnight repast, le taureau the bull  
 night revel  
 A bout portant Point-blank  
 Je crois que le lecteur ne me saura I think that the reader will not be  
 pas mauvais gré si . . displeased if . .
- 20 s'accroupir to squat la cuisse the thigh  
 rayonnant beaming le poitrail the breast  
 entasser [(f) to pile up une galette a (broad, thin) cake  
 des broussailles bushes, brushwood appuyé leaning  
 le fourré the thicket, jungle commode convenient  
 Sans lui faire aucune question Without asking him any questions  
 Lorsqu'il m'eut apporté mon When he had brought me my  
 dîner . . dinner . .
- 21 lécher to lick parer to ward off  
 un lingot a slug la lame the blade  
 atteindre to hit sauter to jump  
 blesser to wound une cartouche a cartridge

. . Qui l'abat sur place

. . Which struck him down on the spot

Fatigués des pertes qu'il leur  
faisait éprouver . .

Tired of the losses he inflicted upon them . .

- 22 baiser to kiss  
la paix peace  
regagner to return to  
éclairer to enlighten  
un quêteur a beater

une lieue a league  
ses proches his kinsmen  
alléger to lighten  
la lisière the edge  
goûter to taste, enjoy

Après les plaintes d'usage  
C'en était fait du lion  
Trois jours de suite

After the usual complaints  
It was all over with the lion  
Three days running

- 23 son confrère his colleague  
la brisée boughs broken off  
(to mark the  
place of a wild  
animal)

d'avance beforehand  
se douter to suspect  
livrer to deliver up  
une entaille a notch, gash  
aiguiser to sharpen

Ne laisser sortir ni hommes ni  
bestiaux

Not to let either men or cattle go out

Mettre en pièces

To tear to pieces

Il a dû rester jusqu'au jour

He must have remained till daylight

- 24 pareil like, similar  
une chèvre a she-goat

entourer to surround  
faire face à to face

A une portée de fusil

Within gun-shot range

Détourner un lion

To harbour, locate a lion

Il ne me restait plus qu'à choisir . .

There only remained for me to choose . .

. . Ce qui le fait venir au-devant  
des chasseurs

. . Which makes him go and meet the hunters

Attirer au moyen d'un appât

To allure by means of a bait

- 25 inouï unheard of,  
wonderful  
la voûte the vault, canopy  
tout à coup suddenly  
l'escarpement the steep slope  
(*m*)

un point de mire an aim  
la laideur ugliness  
si ce n'est except  
la patte the paw  
un oreiller a pillow

. . Qui le dérobait à ma vue  
Elles auraient pu gêner mon tir

. . Which hid him from me  
They might have been in my way when firing



31	<p>empressé                    eager  un enragé                a madman  le hibou                the owl  de bonne heure        early</p> <p>Tant bien que mal  Envoyer chercher quelqu'un</p>	<p>par suite de            in consequence of  un pausement        a dressing  jour de                to enjoy</p> <p>As well as I could  To send for some one</p>
32	<p>l'assistance (<i>f</i>)        the company  frayer                to trace out, open                                   out  la dépouille            the skin  le trajet                the course, direc-                                   tion  se ruer                to throw one's self  une meute            a pack of hounds</p> <p>Pleurer à chaudes larmes  Comme par enchantement</p>	<p>la curée                the quarry  envahir                to invade  s'agir de                to be in question  un sanglot            a sob  s'empresseur        to hasten  le chagrin            grief  des pleurs (<i>m</i>)        tears  deviser                to chat</p> <p>To weep bitterly  As if by magic</p>
33	<p>parvenir à            to succeed in  la frayeur            fright  un vautour            a vulture  s'acheminer            to set out</p> <p>Il leur manquait trois bœufs  Avoir affaire à . .</p>	<p>des ossements        bones                                   (<i>m</i>)  le buisson            the bush, thicket  rocailleux            stony</p> <p>Three cows were missing  To have to deal with . .</p>
34	<p>aboutir à            to lead to</p> <p>Lorsqu'il en vient . .  Aller en amont  De mon mieux  Je la connais depuis longtemps  pour être . .</p>	<p>un râlement        a rattling in the                                   throat</p> <p>When any come . .  To go up  As well as I could  I have long known it as being . .</p>
35	<p>éprouver            to feel  sonder                to sound, search</p> <p>Un bruit qu'elle ne s'expliquait pas  Donner le coup de grâce</p>	<p>remettre            to put off</p> <p>A noise she could not account for  To give the finishing stroke</p>
36	<p>une mare            a pool  éviter                to avoid  fourré                thick  un sillon            a furrow, track</p> <p>Il était temps de se mettre en garde</p>	<p>de manière à        so as to  à cet effet            to that end  réussir                to succeed</p> <p>It was time to keep a good look-out</p>

37 un lambeau	a shred, bit	l'enceinte (f)	the precincts,
étrangler	to strangle		place
assister à	to be present at		
Mener à bonne fin		To bring to a successful end	
38, 39 la vitesse	speed	détaler	to run (scamper)
le faite	the top		away
		chanceler	to stagger, totter
A la hâte		Hastily, in a hurry	
Piquer des deux		To put spurs to one's horse, gallop	
		off at full speed	
A fond de train		At full gallop	
Comme foudroyé		As if struck by a thunderbolt	